

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 50

Artikel: Un nid de fripons : [suite]
Autor: Loudier, Sophronyme
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vin (Nicolas), né à Rochefort. Il reçut dix-sept blessures, toutes par devant, eut trois doigts amputés, une épaupe fracturée, le front horriblement mutilé, et obtint, pour prix de ses services, un sabre d'honneur, un ruban rouge et 200 francs de pension.

Ce grognard se fit toujours remarquer dans les camps par une telle naïveté et une telle exagération dans ses sentiments, que ses camarades finirent par le tourner en ridicule.

De l'armée, la réputation de Chauvin se répandit dans la population civile, et bientôt le mot chauvinisme servit à désigner l'idolâtrie napoléonienne, et en général toute espèce d'exagération, principalement en politique.

Lè coraux à la Nanette.

Quand l'est qu'on vâi on sâitâo maniyi sa faulx dein on tsamp d'espacette, seimblie que n'ia rein d'asse ési, n'est-te pas veré? Eh bin! bailli z'ein vâi iena à n'on lulu que n'a jamé scyi, vo pâodè comptâ qu'à la première couteâla la tê pliantè dein terra, à mein que ne passâi per dessus l'herba et que ne laissâi la maiti dè l'andain ein adze. Eh bin! l'est por tot dinsè; faut savâi et faut avâi accoutemâ dè férè oquîè po s'ein teri à l'honneur; et cein est veré na pas pi po lè z'ovradzo, mâ assebin po quand s'agit d'ein preindrè onna bombardâïe; kâ tsacon sâ que lè quartettârès que sâvont lâo meti ein pâovont preindrè tant que volliont sein que lâo z'arrevâi rein, et sâvont adé retrovâ l'hotô. Mâ po clliâo pourro z'innocéints que ne bâvont pas dou déci pè senanna, on est bin su qu'à la première torniaula, lâo z'arrevâ dâi z'histoires dè la metsance, coumeint on lo pâo liairâ dein lo *Journat d'Fribor*, que conté sta z'ice:

On pourro gaillâ que n'allâvè dièro ào cabaret qué quand y'avâi dâi vôtè, sè trovâ blier lo né dâo 26 Noveimbro, vo sédè bin, adon dè la vôtâ dâo réfé-randon, et ma fai l'ein avâi 'na tolla eimbarquâïe, que ne savâi pas iô l'ein iré, et qu'arrevâ découte sa maison, sè trompè dè porta et s'einfatè dein lo boiton à la tchivra, iô s'étai tot benhirâo su la litière drâi derrâi la cabra, ein sè peinseint que fasâi bon retrouvâ son lui quand on étai on bocon mafî; et et dè bio savâi que fut bintout à sonicâ ào tot fin et à ronclâi épais.

Mâ tandi la né, la tchivra que n'étai pas tant à se n'ëse po cein que lo lulu lâi avâi prâi on pou dè sa pliace, ne put pas restâ étaissa, et coumeint la tête dâo gaillâ sè trovâvè à la pliace iô la tchivra finit, la cabra, ein léveint la quiua, envoyâ 'na cârra dè grans dè café su la frimousse dâo citoyein, que cein lo réveillâ à maiti; mâ coumeint sè peinsâvè que l'étai découte sa fenna que portâvè pè lo cou cein qu'on lâi dit on « collier dè corail », lo coo s'éma-gina que l'attatse dè cé collier étai rota, et que tot cein s'égranâvè, et fâ à la tchivra, que pregnâi po sa fenna: Nanette! Nanette! crayo bin que te paï tê coraux!

2

Un nid de fripons.

La rentrée d'Hilaire interrompit la conversation commencée; le déjeuner continua et chacun y fit honneur. Au dessert, le domestique se retira.

— Vous disiez donc, ma chère belle-mère, que vous aviez la perle des serviteurs, dit Gérard, reprenant la conversation où il l'avait laissée en se mettant à table.

— J'ai, en effet, des domestiques modèles, qui se jettent dans le feu pour m'être agréables et sur lesquels, ma sœur et moi, nous pouvons compter à toute heure du jour et de la nuit.

— Hélas! soupira M. de Nolis, c'est la foi qui sauve!... — Douteriez-vous de mes paroles, Gérard?

— Ma chère mère, ce que vous dites là, est trop beau; l'humanité, même au point de vue domestique, n'est pas si parfaite, et je suis convaincu que votre très nombreux personnel, si grandement adulé et si fort choyé par vous, ne vaut pas mieux que tant d'autres dont nous connaissons les hauts faits.

— Qui peut vous suggérer ces mauvaises pensées, poursuivit tante Clotilde, à moitié fâchée?

— Mais la vue même de vos gens; avez-vous jamais trouvé rien de plus faux que cette face sournoise qui sort d'ici? Hilaire a-t-il une seule fois regardé quelqu'un en face? Je vous défie de répondre affirmativement.— Louis, du reste, le vaut bien sous ce rapport; les deux font l'aire et doivent s'entendre comme larrons en foire.— Si j'examine le personnel féminin, c'est bien autre chose encore: Victoire, pardonnez-moi ma franchise, est le grand-maréchal du Palais; un peu plus, je dirais la souveraine...

— Ah! Gérard, murmura Mme d'Omerley?...

— Mon Dieu, je sais que je vais trop loin, peut-être; eh bien non, la souveraine, c'est vous; mais comme certaines reines constitutionnelles, si vous régnez, vous ne gouvernez pas.

— Tais-toi donc, mon ami, dit en souriant Faustine à son mari, maman va croire que nous sommes venus lui demander à déjeuner dans l'intention arrêtée de dénigrer son entourage.

— Je jure bien, par exemple, que cette pensée ne m'est jamais venue, reprit Gérard; seulement, la conversation étant ramenée sur ce sujet, il faut que j'en aie le cœur net: Pour moi, je le répète, maman est entourée de drôles qui ne valent pas la corde pour les pendre; voilà le grand mot lâché.

— Horreur! s'écria tante Clotilde.

— Peut-on calomnier ainsi de braves gens? continua Mme d'Omerley.

— C'est toujours facile d'accuser, reprit avec animation tante Clotilde; mais prouver, c'est bien différent.

— D'abord, je n'accuse personne, dans le sens où vous l'entendez; seulement je répète mon premier dire: vos domestiques sont, comme tant d'autres, non des amis de la maison,— la race est perdue,— mais les sangsues du logis, ce qui est tout autre chose.

— Prouvez-le donc! s'écria Mme de Lhérit, avec colère.

— Vous voulez des preuves?

— Oui.

— Je t'en prie, mon ami, cède à ma tante et à ma mère, poursuivit Faustine; que peut te faire, après tout, que ses domestiques soient ceci ou cela?

— Tu fâches grand'mère, balbutia Lina, qui écoutait avec un étonnement mêlé de crainte le tour animé de ce dialogue.

— Ces preuves, je consens à vous les donner, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous allez m'obéir aveuglément pendant une semaine; soyez assurées à l'avance que mon pouvoir momentané n'aura rien de tyrannique.

— Ne fût-ce que pour vous confondre, j'y consens pour ma part, dit tante Clotilde.

— Je fais de même, riposta Mme d'Omerley.

— Affaire conclue alors. A cinq heures, aujourd'hui même, je vous emmène à Paris.

— A Paris, pour combien de temps?

— Jusqu'à ce qu'il me plaise de faire cesser votre exil; je vous l'ai dit tout à l'heure, il ne dépassera pas une semaine.

— Quoi, huit jours absentes du château?

— Qu'importe, puisque vous avez pleine confiance dans ceux qui ont pour mission de le garder ?

— Soit ! répartit M^{le} de Lhérit.

— C'est affaire bien décidée, conclue ? demanda Gérard.

— Faites comme il vous plaira.

M. de Nolis frappa sur un timbre, Hilaire parut.

Madame d'Omerley, qui avait eu le temps de faire un signe à son gendre avant l'entrée du domestique, prit la parole :

— Mon brave Hilaire, dit-elle, Mademoiselle de Lhérit et moi, nous avons résolu de passer les fêtes de Noël à Paris, chez M. de Nolis ; que Louis tienne donc la voiture prête pour cinq heures, afin de nous conduire à la gare ; je compte sur le bon vouloir de tous pour que rien de fâcheux ne me soit signalé pendant cette semaine.

— Madame peut dormir tranquille, répondit le jardinier du château ; je veillerai sur toutes choses.

— Envoyez-moi Victoire.

Hilaire sortit ; une minute après, le cordon-bleu de la maison entraît dans la salle à manger.

— Madame me fait appeler ? demanda-t-elle d'un ton à moitié bourru.

— Oui ; j'ai deux mots à vous dire : ma sœur et moi, nous nous absentons tout une semaine ; s'il survenait quelque incident digne d'attirer mon attention, vous me feriez savoir chez mon gendre, 75, rue Lafayette, à Paris.

— Madame sera servie selon ses ordres, répartit Victoire ; elle peut s'en rapporter à moi ; j'aurai l'œil ouvert sur tout le monde.

— Allez, ma bonne fille, je compte sur votre vigilance accoutumée.

La cuisinière regagna ses fourneaux songeuse ; puis, souriante : « Ah ! la bonne pâte de femme, murmura-t-elle ; vrai, on n'en fait plus comme cela ! »

A cinq heures moins quelques minutes, la voiture, stationnant devant le perron du château, reçut les cinq voyageurs, partit au grand trot et se dirigea vers la gare.

Avant de monter dans le train, M^{me} d'Omerley fit un pas vers le cocher :

— Vous aurez soin de mes chevaux, Louis ; vous me le promettez.

— Les chevaux ne manqueront de rien, je puis l'assurer à Madame.

— Vous les promèneriez chaque jour ?

— La parole de Madame est un ordre sacré pour moi.

— Adieu, Louis.

— Mes respectueux hommages à Madame.

— Braves gens, murmura la mère de Faustine en revenant vers le groupe qui l'attendait sur le quai ; est-il possible de suspecter de pareils serviteurs ?

Un instant plus tard, le train roulait sur Paris.

(A suivre.)

Boutades.

On nous raconte cette jolie farce, arrivée l'année dernière dans un de nos villages du Jorat. Un dragon, qui se préparait à partir pour un cours de répétition à Berne, prie son frère, — gros garçon, un peu benêt, — d'aller seller son cheval, ce qui fut fait. Mais quand le dragon voulut enfourcher sa bête, il saperçut que la selle était tournée à rebours.

— Quest-ce que tu me fais là ! dit-il à son frère d'un ton colère, ne vois-tu pas que cette selle est tournée à rebours, gros bête !...

— Est-ce que je savais de quel côté tu voulais aller ? répond l'autre.

L'ai avái pè vâi lo Lé dè Bret n'a vilhe qu'êtai pingre, coumeint dioint cllião dè Lausena. Suzette

martchandâvè tot, mā po veindrè savâi prao veindrè ! et on dzo que l'avái fè on bon martsî avoué ion dè Montagny , le va tsi Fréderi qu'êtai tzerrotan, et l'ai dit se volliâvè menâ 25 quintaux dè fein tant què lé, et diero démandâvè.

— Cinq francs, se repond Fréderi.

— Coumeint, cinq francs ? fe la vilhe, cinq francs po menâ 25 quintaux dè fein qu'est lerdzi coumeint dè la pliomma, lè onna vergogne ! J. G.

On lit aux annonces d'un de nos journaux : « Plu-sieurs ouvrières cigaretteuses, façon Grandson, trou-veront de l'occupation immédiate chez MM.... etc. »

Deux hommes d'affaires qui habitent la même maison, après avoir été étroitement liés, ont eu des discussions d'intérêt qui en ont fait des ennemis irréconciliables.

Hier, au moment de rentrer chez eux, ils se heurtent devant la porte cochère :

— Monsieur, dit l'un d'eux en passant brusquement le premier, je ne céde jamais le pas à un coquin.

— Et moi, monsieur, répond l'autre, en saluant poliment, je le céde toujours.

Nous avons sous les yeux une lettre de condoléances, adressée à l'un de nos amis qui vient de perdre un de ses parents : Cette épître se termine ainsi : « Croyez que je prends la plus vive part à votre d'œil. »

Problèmes.

On a deux points distants de 225 kilomètres. Au point A, on vend le charbon 3 fr. 75 les 100 kil. ; au point B, il est vendu 4 fr. 75. Ces deux points sont reliés par un chemin de fer sur lequel le trans-port du charbon se paie à raison de 80 cent. les 100 kil. pour 100 kilomètres. On demande quel est le point sur la ligne A B où le charbon coûtera égale-ment cher ?

Prime : Un jeu de cartes.

Invité par des amis, j'ai fait trois parties de cartes ; à la première, j'ai perdu la moitié de ce que j'avais ; à la deuxième, j'ai perdu la moitié de ce qui me restait ; à la troisième, j'ai gagné 4 fois ce qui me restait, et je me suis retiré avec une perte de 15 fr. — Combien avais-je en me mettant au jeu ?

Prime : Une série des Causeries.

THÉATRE. — Dimanche 17 décembre : **Le Paysan des Alpes**, ou la Savoie en 1560, drame historique en 5 actes. — **Nos députés en robe de chambre**, comédie en 4 actes. — Ordre du spectacle : Le Paysan des Alpes. — A 9 1/2 heures : Nos députés. — On commencera à 7 h. précises.

Papeterie L. MONNET

Agendas pour 1883, de poche, de bureau, à effeuiller, etc. — **Cartes de visites**, très soignées et livrées promptement. — Grand choix de papiers à lettres pour bureaux. — Impression de têtes de lettres, de factures et d'enveloppes avec raison de commerce. — Assortiment de registres, de copies de lettres et de presses à copier.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie